Réveillez-vous!

FAITES CONNAÎTRE LA VÉRITÉ ET PROCLAMEZ LA LIBERTÉ!

Avez-vous le courage de le faire?

La fin d'une dictature

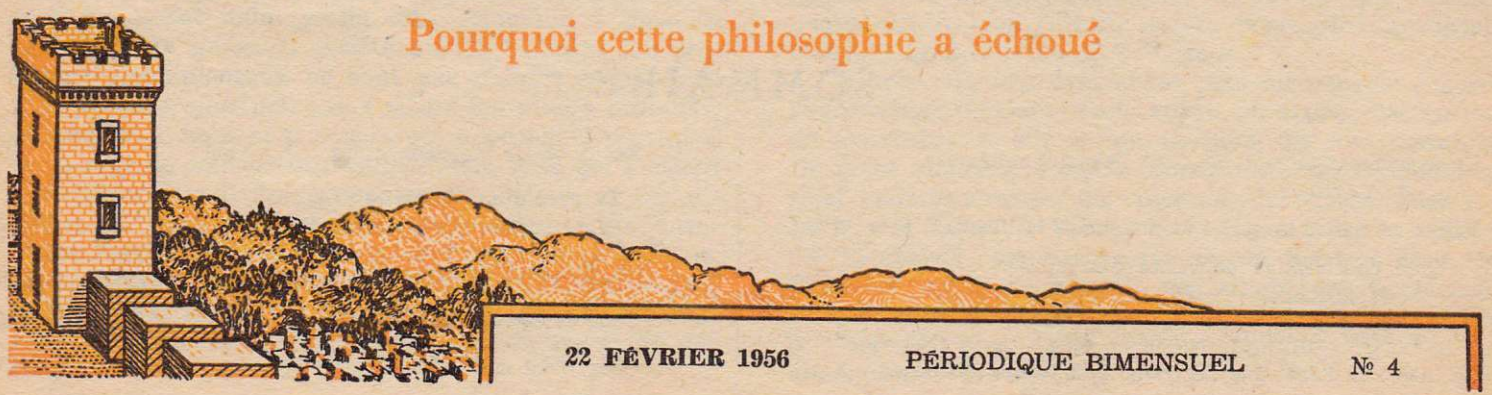
Après une longue nuit,
l'aube pointe en Argentine

La fâcheuse situation d'une Église d'État

Une alliance politico-religieuse
attire la désapprobation de Dieu

Zénon et les stoïciens grecs

Pourquoi cette philosophie a échoué



22 FÉVRIER 1956 PÉRIODIQUE BIMENSUEL № 4

LA MISSION DE CE PÉRIODIQUE

Les sources d'information capables de vous tenir en éveil devant les problèmes vitaux de notre époque doivent être affranchies de la censure et ne jamais servir des intérêts particuliers. « Réveillez-vous! » jouit d'une telle liberté. Il fait face aux réalités et publie librement les faits. Il n'est esclave d'aucune ambition ni obligation politiques et n'est pas asservi aux faiseurs de publicité dont la susceptibilité doit être ménagée. Les antiques traditions ne l'influencent pas. Pour vous parler sans contrainte, il garde son indépendance, mais n'en abuse pas et maintient son intégrité envers la vérité.

Ce périodique a recours aux agences d'information, mais ne dépend d'aucune. Il a des correspondants dans le monde entier et leurs reportages non censurés paraissent dans ses colonnes. Son point de vue est international. Imprimé en plusieurs langues, il est diffusé dans de nombreux pays et peut être lu par jeunes et vieux. Il traite de sujets variés tels que: Politique, commerce, religion, histoire, géographie, science, conditions sociales, merveilles de la nature, etc. On peut dire que son champ d'investigation est aussi vaste que la terre et aussi élevé que les cieux.

« Réveillez-vous! » s'engage à suivre des principes justes, à démasquer des ennemis cachés, à mettre en garde contre des périls insoupçonnés, à défendre la liberté de chacun, à consoler les affligés et à réconforter ceux que découragent les échecs répétés d'un monde inique. Il donne en outre l'espérance certaine de l'établissement d'un Monde Nouveau fondé sur la justice.

Familiarisez-vous avec ce périodique! Tenez-vous éveillé en lisant « Réveillez-vous! »

Périodique bimensuel

WATCH TOWER BIBLE & TRACT SOCIETY

Imprimerie:

117, Adams Street — Brooklyn 1, N. Y., U. S. A.
N. H. Knorr, Président — Grant Suiter, Secrétaire
Filiale en Suisse: — 39, Allmendstrasse, Berne 22
Editeur pour la Suisse: — ASSOCIATION DES TÉMOINS DE JÉHOVAH DE SUISSE
Rédacteur responsable: — Alfred Rutimann

Tirage total: 1 550 000 exemplaires — **Le numéro 20 fr. en France, 3 fr. en Belgique, 25 ct. en Suisse**

Langues dans lesquelles ce périodique paraît:
Bimensuel — africaansch, allemand, anglais, espagnol, finlandais, français, hollandais, italien, norvégien, suédois
Mensuel — danois, grec, japonais, portugais, ukrainien.

Bureaux	Abonnement annuel
Amérique, U. S., 117, Adams St., Brooklyn 1, N. Y.	$ 1
Belgique, 28, av. Gén, Eisenhower, Bruxelles 3	60 fr.
France, Les Témoins de Jéhovah, 3, Villa Guibert, Paris 16e	350 fr.
Suisse, 39, Allmendstrasse, Berne 22	5 fr.

Les versements devraient être faits au bureau de votre pays et cela en observant les prescriptions donnant toute garantie pour les payements. Berne accepte les versements des pays dans lesquels la Société n'a pas de bureau, mais seulement sous forme de mandat international. Les montants de l'abonnement dans divers pays sont mentionnés ci-contre dans la valeur monétaire locale.
Une communication pour abonnement venant à échéance sera faite avant la parution des deux derniers numéros de l'abonnement et cela au moyen d'une fiche de renouvellement.
Tout changement d'adresse parvenant à notre bureau entre en vigueur dans l'espace d'un mois. Veuillez nous faire parvenir l'ancienne et la nouvelle adresse.

Awake! Semimonthly — French edition

Printed in Switzerland

SOMMAIRE

Un événement mémorable dans l'histoire religieuse de l'Afrique 3

Faites connaître la vérité et proclamez la liberté! 4

Quel pourcentage de vérité contiennent les journaux? 4

La fin d'une dictature 6

La bière: de l'ancienne Babylone aux temps modernes 8

Zénon et les stoïciens grecs 10

« Ta parole est la vérité »
La sagesse humaine et la sagesse divine 12

La fâcheuse situation d'une Eglise d'Etat 13

Connaissez-vous la réponse? 14

Coup d'œil sur le monde 15

Réveillez-vous!
« C'est l'heure de nous réveiller enfin. »
— Romains 13:11

Volume XXIV | Berne, 22 février 1956 | Numéro 4

Un événement mémorable dans l'histoire religieuse de l'Afrique

De notre correspondant en Rhodésie du Nord

« L'OFFICE de ce soir, qui sera célébré sur le terrain de rugby de Nkana et au cours duquel prêchera l'archevêque de Cantorbéry, sera un événement marquant dans l'histoire religieuse de ce pays. » C'est en ces termes que le journal *Northern News* du 19 avril 1955, parla de la visite du primat de l'Eglise anglicane dans la région des mines de cuivre en Rhodésie du Nord. Selon ce journal, cette visite fut « un événement de la plus haute importance pour cette partie du monde », un événement « sans précédent » qui avait « suscité le plus grand intérêt ».

L'Eglise avait fait des préparatifs impressionnants et l'office du soir fut célébré en grande pompe sur le terrain de rugby de Nkana en présence de l'archevêque de Cantorbéry et de l'évêque de la Rhodésie du Nord. Au milieu du terrain sur une tribune surmontée d'un dôme pourpre orné d'une croix dorée, se dressait un autel crème garni d'accessoires bleus. L'autel soutenait une autre croix entourée de six chandeliers éclairés à l'électricité.

Manifestement on s'attendait à une assistance de sept ou huit cents personnes (la presse ne donna aucune idée du nombre effectif d'assistants). En tout cas il n'y eut que très peu d'Africains, les Européens étant trois fois plus nombreux qu'eux. Apparemment le faste ecclésiastique fit peu d'impression sur les membres de la communauté indigène, qui cependant surpasse de loin en nombre la population blanche.

Après les cérémonies d'ouverture, l'archevêque prit la parole et esquissa les nombreux problèmes auxquels l'humanité contemporaine doit faire face. Il souligna que ceux de cette région de la Rhodésie du Nord ne sont nullement uniques, ils sont communs à tous les habitants du globe. Il insista sur le fait que les problèmes fondamentaux ne sont pas d'ordre économique mais d'ordre spirituel. Les conflits les plus à redouter, poursuivit-il, ne sont pas ceux qui opposent des peuples de race et de couleur différentes mais ceux qui mettent aux prises les divers groupements sociaux et les diverses cultures. Au cours de son sermon de vingt minutes, l'archevêque fit en tout trois citations de la Bible. La première, qui sonnait étrangement au milieu de tant de faste et de splendeur, était cette déclaration de Jésus: « Un riche entrera difficilement dans le royaume des cieux. » — Matthieu 19:23.

L'archevêque fit également allusion aux grèves en Grande-Bretagne, à la grève récente dans la région rhodésienne des mines de cuivre et à d'autres troubles sociaux. Il préconisa comme solution à toutes les difficultés de l'humanité, la mise en application de cette exhortation de l'apôtre Pierre: « Honorez tout le monde; aimez les frères; craignez Dieu. » (I Pierre 2:17). Sous la manchette: « La Fédération peut sauver l'Afrique », un journal du lendemain mit en vedette la suite de son discours. L'archevêque déclara entre autres que Dieu avait confié « une responsabilité extraordinaire » à la nouvelle Fédération africaine et que celle-ci pouvait devenir « un pays glorieux ».

Il est intéressant de comparer ces remarques du Dr Fisher avec celles qu'il avait faites la veille à une conférence de presse. A cette question posée par le journaliste du *Central African Post*: « Que dirait le Christ s'il visitait actuellement la Rhodésie du Nord? » le primat répondit: « S'il visitait la Rhodésie du Nord, Londres ou n'importe quel autre endroit du monde aujourd'hui, le Christ ne parlerait pour ainsi dire pas des questions politiques et sociales passionnantes qui retiennent l'attention de nos jours. Lorsqu'il parcourait la Palestine, il ne s'occupait pas de questions de ce genre et pourtant, de très graves problèmes — l'autonomie des Juifs notamment — préoccupaient les esprits de son époque. La misère ne manquait pas; en effet, les conditions qui régnaient alors en Palestine, celles qui existent ici et ailleurs, sont analogues. La seule différence c'est que les problèmes se sont modernisés. Le Christ disait qu'il valait beaucoup mieux être pauvre que riche et il enseignait les simples vérités fondamentales de la vie. De nos jours, ces mêmes vérités sont toujours d'application. » On ne peut s'empêcher de penser que l'archevêque aurait bien fait de suivre l'exemple du Christ, exemple qu'il décrivit si fidèlement!

Pour rendre cet événement plus mémorable encore, l'archevêque de Cantorbéry aurait pu attirer l'attention de ses auditeurs sur ce que la Bible dit concernant la fin de ce monde et l'établissement d'un monde nouveau sous l'administration du royaume des cieux, seul remède aux maux de l'humanité. Cependant, il ressort des nombreux comptes rendus de ses discours dans les journaux, qu'il se souciait davantage des problèmes raciaux et de la situation sociale — questions dont Jésus ne s'occupait pas — que de la proclamation du royaume annoncé par Jésus.

FAITES CONNAÎTRE LA VÉRITÉ ET PROCLAMEZ LA LIBERTÉ!

« La vérité est la première victime de la guerre », déclara Lord Ponsonby, il y a des années. Cependant, à notre époque, malgré les guerres, les interdictions et la censure, il existe un peuple qui fait connaître la vérité et qui proclame la liberté. Avez-vous le courage de vous joindre à lui?

LE MOT *TRUTH* (vérité) en majuscules, figure sur la page éditoriale des dix millions de quotidiens qui sortent des presses de W.-R. Hearst, grand propriétaire américain de journaux. Pourtant, au cours du demi-siècle écoulé, bien des auteurs et même des présidents des Etats-Unis, ont accusé ces journaux d'avoir publié des mensonges de propos délibéré. Un des deux principaux quotidiens de la Russie porte le nom de *PRAVDA* (vérité) bien qu'il n'hésite pas à dénaturer les faits et à publier des mensonges éhontés.

Quantité de religions, tant « chrétiennes » que païennes, prétendent avoir le monopole de la vérité et sous prétexte que la fin justifie les moyens, elles ont fomenté des guerres sanglantes, entrepris des croisades barbares et commis des meurtres au nom de la vérité. « Plus récemment, parut une brochure intitulée *Freedom of Worship* (la liberté des cultes), portant l'imprimatur du cardinal Spellman. Elle affirme que « l'E»glise catholique est la seule organisation autorisée »par Dieu à enseigner la vérité religieuse ».

« L'Eglise de la science chrétienne, une organisation moins prétentieuse, dont les livres (avec d'autres traitant de spiritisme et d'astrologie) ont été mis à l'index par le Vatican, recommande l'ouvrage *Science et Santé* de M^me^ Eddy, comme étant « la vérité qui affranchit ». » Adolf Hitler, grand apôtre du mensonge, déclara: « On ne peut cacher indéfiniment la vérité, elle finit toujours par être découverte. » (*Times*, 24 septembre 1939). Dans une dépêche de Madrid (du 21 juin 1945) l'Associated Press rapporta que « la vérité, à la mode espagnole, [est] le but avoué de Franco ». L'Associated Press elle-même prétend transmettre exclusivement « La vérité dans les nouvelles ». Le slogan préféré de Marshall Field était: « Lisez la VÉRITÉ dans le *Chicago Sun.* » La devise du blason de l'Université Harvard consiste en un mot: *Veritas*. La Fédération publicitaire américaine est elle aussi, assez ironiquement d'ailleurs, vouée à la vérité. Samuel Grafton, chroniqueur qui n'a aucune illusion au sujet de la presse, écrivit: « La vérité se trouve à la page 37. » — Citations de *Tell the Truth and Run* (dites la vérité et sauvez-vous vite!) (pages 281, 282) de George Seldes.

Puisque tant d'institutions, d'organisations, de sociétés, de religions et d'individus prétendent posséder la vérité — qui pourtant a toujours été un sujet de spéculations pour les philosophes, les savants et les historiens — n'est-il pas étonnant que le monde soit en proie aux doutes, aux craintes et à l'angoisse et qu'il ne connaisse pas la liberté? Faut-il en conclure que la vérité qu'il possède n'est pas la vérité, que sa lumière est en réalité ténèbres? Le Maître de la connaissance déclara à un moment donné: « Si donc la lumière qui est en toi est ténèbres, combien seront grandes ces ténèbres! » Et ailleurs nous lisons: « Voici, les ténèbres couvrent la terre, et l'obscurité les peuples. » Jean-Jacques Rousseau avait reconnu ce fait puisqu'il écrivit: « L'homme est né libre, et partout il est dans les fers. » — Matthieu 6:23; Esaïe 60:2.

Dans le domaine technologique, le monde a accompli des prodiges. Cependant, M. Adlai Stevenson, parlant en juin 1954 à l'occasion du bicentenaire de l'Université Columbia, déclara que « malgré toute cette sagesse, tous ces efforts et tout ce mérite, il faut admettre que notre époque est la pire de l'histoire. La paix n'existe pas, nous sommes dans le désarroi, peut-être traversons-nous une grande crise qui contraindra l'humanité à faire un choix lourd de conséquences. En proie au doute et au milieu des difficultés, sur qui devons-nous compter »? demanda alors M. Stevenson, et il poursuivit: « Nous comptons sur nous-mêmes, nous l'avouons sans honte. » Nous comptons sur « les individus qui forment notre nation, sur leurs institutions, sur leurs Eglises, sur leurs gouvernements, sur leurs innombrables associations, bref, sur tous les citoyens libres d'un pays libre. Nous comptons enfin sur l'université libre dont la tâche est de rechercher la vérité et de la transmettre aux générations futures ».

Pourtant, l'orateur avoue que « la paix n'existe pas », que « notre époque est la pire de l'histoire », que le monde est « dans le désarroi » et que nous sommes « en proie au doute et au milieu des difficultés ». Quel étrange paradoxe! Car la vérité va de pair avec la paix et la liberté, et là où brille la lumière on s'attend à trouver également la sécurité et une direction. Pourtant, ce monde est désemparé, déçu, perplexe, par conséquent il ne possède pas la lumière, il ne connaît pas la vérité. Ses innombrables institutions et périodiques proclament bien haut leur amour de la vérité mais ils semblent ignorer jusqu'au sens de ce mot. Les ténèbres passent pour lumière et le peuple tâtonne pour trouver une issue à sa situation désespérée.

Esaïe décrivit prophétiquement l'état de choses actuel en ces termes: « Nous attendons la lumière, et voici les ténèbres, la clarté, et nous marchons dans l'obscurité. Nous tâtonnons comme des aveugles le long d'un mur. » « La vérité trébuche sur la place publique, et la droiture ne peut approcher. La vérité a disparu, et celui qui s'éloigne du mal est dépouillé. » Jérémie, abondant dans le même sens, dit simplement: « La vérité a disparu. » — Esaïe 59:9, 10, 14, 15; Jérémie 7:28.

Quel pourcentage de vérité contiennent les journaux?

Où chercher la vérité aujourd'hui? Comment la dis-

tinguer du mensonge? La trouve-t-on dans les journaux? Dans les émissions radiodiffusées et télévisées? Lorsqu'il était président des Etats-Unis, Franklin D. Roosevelt flétrit la « presse libre » en déclarant que « le public des Etats-Unis est étonnamment mal informé ». De son côté, le Dr George Gallup appela les Américains les gens « les moins bien renseignés ». Dans un discours public, Louis B. Seltzer, éditeur du *Press* de Cleveland, qualifia les Etats-Unis de « nation d'analphabètes politiques ». Cela n'explique-t-il pas, au moins en partie, l'angoisse qui étreint ce pays? Emerson écrivit, en effet: « La crainte est toujours engendrée par l'ignorance. » Selon Virgile, elle est « l'indice d'un esprit dégénéré ». Si le monde était aussi éclairé qu'il prétend l'être, il ne connaîtrait pas la crainte. Mais hélas! elle règne partout en maîtresse.

Selon sir Norman Angell, un de nos contemporains les mieux informés, « bien qu'il existe un mécanisme vaste et complexe pour la transmission des nouvelles, les plus importantes restent souvent ignorées du grand public. Celui-ci n'est pas tenu au courant des décisions vitales, des nouvelles qui le touchent de plus près, celles qui concernent les événements plutôt que les opinions et les controverses ». (*New Republic*, 2 juin 1941.) Thomas F. Ogilvie, écrivant dans le *Jersey Times* du 26 février 1949, s'exprima de façon plus brutale encore. Nous citons: « Aussi longtemps que l'Amérique ne possède pas un système d'enseignement capable d'apprendre aux gens à reconnaître les journalistes et les commentateurs incompétents et à ne pas répéter comme des perroquets toute la propagande qu'ils lisent et entendent, le peuple ne sera pas véritablement instruit. Sans lumière et sans vérité, on est incapable de prendre des décisions sages. Ce qui fait la honte de ce pays, c'est que, malgré toutes leurs merveilles technologiques, les Américains sont plus mal renseignés que n'importe quel autre peuple. » Cette situation est certes révoltante dans un pays qui se vante de sa « presse libre ».

Les défenseurs de ce déplorable état de choses se plaisent à en rejeter la faute sur le peuple qui, affirment-ils, « ne reçoit dans les journaux que ce qu'il mérite, — et désire. Les gens aiment mieux se divertir que s'instruire, c'est pourquoi, pour une heure qu'ils passent à écouter le journal parlé ou un programme éducatif, ils consacrent quinze heures à des séances radiophoniques récréatives ». Un sondage effectué par l'Association américaine des propriétaires de journaux, révéla que « 82 pour cent des hommes et 70 pour cent des femmes, lisent les aventures de Dick Tracy, tandis que seulement 28 pour cent des hommes et 25 pour cent des femmes lisent « ne fût-ce qu'un paragraphe » des plus importantes actualités ». S'il faut en croire *Pageant* (d'octobre 1950), les heures passées annuellement par les adultes devant un poste de télévision, totalisent plus de cinquante-deux jours. La plus grande partie de ce temps est consacrée à des programmes récréatifs. Les actualités et les programmes éducatifs ne suscitent que peu d'intérêt.

Quelle vérité?

A la question: quelle est la vérité qui échappe aujourd'hui à l'attention du peuple? nous répondons: la même qui secoua le monde au premier siècle de notre ère. Les chrétiens primitifs proclamaient alors des vérités touchant la vie de chaque individu, voire la destinée des peuples, et pourtant, la plupart des gens n'y prêtaient aucune attention. Lorsqu'il comparut devant Pilate, gouverneur romain, le Porteur de lumière et de vérité déclara qu'il était venu dans le monde « pour rendre témoignage à la vérité ». « Quiconque est de la vérité, ajouta-t-il, écoute ma voix. » Pilate répliqua en demandant: « Qu'est-ce que la vérité? » Toutefois, il n'attendit pas la réponse car il n'éprouvait qu'un intérêt tout superficiel pour ce sujet. Des millions de nos contemporains lui ressemblent, ils posent la même question mais, égoïstes et orgueilleux, ils n'ont pas un réel amour pour la vérité et ils n'attendent pas la réponse; en réalité ils ne désirent même pas la connaître. — Jean 18:37, 38.

Cette réponse, ce n'est ni à Pilate, ni aux gens hautains de son époque que Jésus la donna, mais aux humbles qui le suivaient. Dans une prière à Dieu, il déclara: « Ta parole est la vérité. » Des siècles auparavant, le roi David avait également prié: « Seigneur Eternel, tu es Dieu, et tes paroles sont vérité. » Ces hommes faisaient allusion à la parole écrite de Dieu, la Bible. Le message de vérité qu'elle contient constitue « un bouclier et une cuirasse » pour l'esclave de Dieu, « une lampe » à ses pieds et « une lumière » sur son sentier. C'est cette Parole divine qui a été foulée aux pieds et qui a disparu. Il existe actuellement une famine spirituelle et le Dr John H. McComb l'avoue quand il dit que dans la chrétienté « sévit la famine de la Parole de Dieu ». Le Dr Pitt déclara de son côté: « Clergé et laïques sont en proie à la désillusion, à la déception et au scepticisme. » Le président de l'Université Harvard abonda dans le même sens. « L'instruction religieuse défectueuse, dit-il, a eu pour conséquence une ignorance et une indifférence religieuses générales. » On ne peut contester que la famine spirituelle prédite par le prophète Amos, sévit sur une échelle mondiale. — Jean 17:17; II Samuel 7:28; Psaume 91:4; 119:105; 117:2, *Darby;* Amos 8:11.

Tous les journaux américains dont Roy Howard est propriétaire, portent ce slogan: « Répandez la lumière et le peuple pourra se diriger. » Toutefois, ces publications ne reflètent nullement la lumière de la vérité libératrice. Jésus déclara à ses disciples: « Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples; vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira. » Nous lisons également: « La grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ. » Seule la vérité peut apporter la liberté, c'est pourquoi il est dangereux de la censurer. Selon Ruth McKenney, « il n'y a pas de tâche plus noble que celle qui consiste à défendre la vérité ». Ceci est particulièrement vrai de la vérité biblique car la destinée de l'humanité tout entière dépend de sa proclamation. — Jean 8:31, 32; 1:17.

« Mais qui croit encore à la Bible dans un monde où chacun a foi dans les journaux? » demande Denis de Rougemont, dans son livre *La part du Diable*. Cet auteur avoue que l'homme moderne ajoute plus facilement foi aux mensonges de l'époque qu'aux vérités éternelles transmises par les livres sacrés. Néanmoins, il existe aujourd'hui une organisation, la société du Monde Nouveau, dont le but est de faire connaître la vérité biblique. Non pas la « vérité » des innombrables religions désorientées de la chrétienté et du paganisme, mais la vérité du christianisme telle qu'elle fut annoncée par Jésus et ses apôtres et consignée dans la Bible. Cette vérité s'est déjà révélée une puissante force libératrice pour des multitudes de personnes — de toute nation, de tout peuple et de toute langue — elle les a affranchies de l'esclavage de la fausse religion afin qu'elles jouissent de la liberté du monde nouveau. « C'est pour

la liberté que Christ nous a affranchis. Demeurez donc fermes, et ne vous laissez pas mettre de nouveau sous le joug de la servitude », dit Paul. — Galates 5:1.

Pour rester libres, nous devons faire connaître la vérité. Dieu ordonna aux Israélites qui revenaient de la captivité babylonienne: « Dites la vérité chacun à son prochain; jugez dans vos portes selon la vérité et en vue de la paix. » L'apôtre Paul réitéra le même conseil à ceux qui embrassèrent le christianisme: « Que chacun de vous parle selon la vérité à son prochain; dit-il, car nous sommes membres les uns des autres. » Seule la vérité dissipe les soupçons et les craintes et celui seul qui cultive un amour profond de la vérité aura le courage de la dire. Comme disait Montaigne en substance: « Je dis la vérité, pas autant que je veux mais autant que j'ose; et en vieillissant, j'ose un peu plus. » — Zacharie 8:16; Ephésiens 4:25.

Seule la Parole de Dieu peut libérer l'esprit. Selon une définition de William Ellery Channing, l'homme à l'esprit libre « garde jalousement ses droits et ses pouvoirs intellectuels, il ne regarde aucun homme comme son maître, il ne se contente pas d'une foi passive ou héritée, il accepte la lumière quelle que soit sa source et il accueille chaque nouvelle vérité comme un ange du ciel ». Aujourd'hui, bien peu de gens possèdent pareil esprit. N'est-ce pas là que réside l'échec du monde moderne? Ayons donc le courage de faire connaître la vérité biblique libératrice!

La fin d'une DICTATURE

De notre correspondant en Argentine

LE PRINTEMPS de 1955 apporta à l'Argentine autre chose que des fleurs et du soleil. Il mit un terme à une longue période de tyrannie. Brusquement, et de façon presque inattendue, la dictature de Peron prit fin. Le pays entier poussa un soupir de soulagement.

Pour mieux comprendre la révolution de 1955, il convient de passer en revue l'histoire du régime péroniste. En 1941, Ramón J. Castillo occupait la présidence de l'Argentine; sa mauvaise administration, et particulièrement ses tendances germanophiles, lui attirèrent des critiques acerbes. Vers la fin de l'année, afin de maintenir sa position, le président dut décréter l'état de siège qui dura jusqu'à ce qu'un coup d'Etat l'obligeât, en 1943, à abandonner le pouvoir. Toutefois, la joie provoquée par ces événements fut de courte durée.

Les présidents de la junte militaire qui assumait le pouvoir, se succédèrent rapidement; la situation se stabilisa quelque peu sous la direction de Ramirez, mais après un certain temps, il fut remplacé par Farrel. Au début de cette révolution, Juan Domingo Peron, personnage peu connu à l'époque, fut appelé au poste modeste de secrétaire d'Etat au Travail, poste qui lui permit toutefois de gagner la sympathie des travailleurs argentins car il améliora les conditions de travail et décréta une augmentation des salaires. En octobre 1945, il occupait déjà la vice-présidence. Mais entre-temps, la joie provoquée par la révolution avait cédé la place au désenchantement car la nouvelle administration s'était révélée pire que l'ancienne.

On avait arrêté environ mille avocats, juges, journalistes et hommes politiques. Une grève des étudiants provoqua l'arrestation de Peron par l'armée mais les travailleurs du pays déclenchèrent une grève générale de protestation qui dura une semaine et qui obligea les autorités militaires à le libérer. Le 17 octobre 1945, jour de mauvais augure pour l'Argentine, Peron, plus fort que jamais, reprit sa place au gouvernement et dirigea le pays pendant les dix années tragiques qui suivirent.

Son élection comme président constitua une violation flagrante de la constitution du pays, selon laquelle ni le président ni le vice-président ne peuvent être réélus au cours des six ans suivant leur dernière période d'activité. Une fois au pouvoir, Peron commença à tirer profit de la faim et de la détresse des peuples d'Europe en achetant du grain et du bétail aux producteurs argentins à un prix imposé (qui n'était pas le prix marchand) et en les revendant aux pays européens pour des sommes exorbitantes. Il utilisa les bénéfices ainsi réalisés pour nationaliser les chemins de fer, les lignes aériennes, le système d'autobus, le réseau téléphonique, etc., et il dédommagea les compagnies privées comme il le jugeait bon. Il annonça en outre la confiscation par l'Argentine de tous les navires se trouvant alors dans les ports argentins du fait de la guerre.

Peu de temps avant son élection à la présidence, Peron épousa l'actrice Eva Duarte qui allait travailler à ses côtés pendant les quelques années qui lui restaient à vivre. Exerçant le pouvoir avec une main de fer dans un gant de velours, la présidente était plus redoutée par les adversaires de son mari que Peron lui-même. Ses discours enflammés étaient abondamment parsemés d'expressions argotiques qui plaisaient aux ouvriers. Elle présidait à toutes les activités de l'ancien bureau de son mari au ministère du Travail et se rendait populaire parmi le peuple par la distribution de force dons aux nécessiteux grâce aux contributions « volontaires » des grands établissements industriels et commerciaux. Toute maison qui se refusait à contribuer « volontairement » à sa caisse de prévoyance sociale, ne tardait pas à recevoir la visite d'inspecteurs qui découvraient immanquablement quelque dérogation à l'un ou l'autre arrêté municipal ou gouvernemental. L'établissement était alors fermé ou condamné à une forte amende. Ces dons aux nécessiteux assuraient en outre le succès des grandes manifestations populaires organisées de temps en temps en faveur du gouvernement.

La fin des libertés

Bientôt la liberté de la presse fut supprimée et en 1951 le journal *La Prensa*, considéré comme le plus important quotidien du monde en langue espagnole, fut assujetti au contrôle gouvernemental pour avoir cri-

tiqué une grève des chemins de fer. Le rationnement du papier-journal pourvoyait amplement aux besoins des organes officiels mais limitait rigoureusement les quantités allouées à la presse de tendance plus libérale. Les postes d'émissions radiophoniques n'étaient plus qu'un instrument entre les mains du gouvernement et le Congrès national devint un jouet du dictateur, promulguant et abrogeant des lois suivant ses volontés et ses besoins.

Au début de sa présidence Peron promulgua un décret ayant comme but avoué l'inscription de toutes les organisations religieuses du pays. On ne tarda pas cependant à discerner son véritable et sinistre dessein. Bien que la constitution garantisse la liberté des cultes, toutes les organisations religieuses durent se faire inscrire et donner aux autorités l'adresse de tous leurs locaux et églises ainsi que les noms de leurs ministres. Les témoins de Jéhovah se soumirent donc à cette loi et bientôt ils en ressentirent les effets. Une paisible assemblée chrétienne tenue au local officiel de la Watch Tower Society, et au cours de laquelle parla M. N.-H. Knorr, président de ladite société, fut interrompue par la police qui conduisit environ cinq cents assistants au commissariat. Ces ministres chrétiens furent cependant relâchés le lendemain (4 avril 1949) de bon matin. Peu après cet incident, on fit savoir à la Watch Tower Society que le gouvernement ne la reconnaissait pas comme une organisation religieuse, ce qui revenait à dire qu'elle ne pouvait plus fonctionner légalement en Argentine. Cet avis fut suivi par la publication d'un décret de Peron lui-même annulant la personnalité civile de la Watch Tower Society. Celle-ci interjeta appel, mais un second décret du président vint confirmer le premier. Ces mesures, destinées à supprimer complètement l'activité des témoins de Jéhovah, le seul peuple portant dignement le nom du Tout-Puissant, fit exulter l'Eglise catholique et divers groupements protestants.

Que devinrent les témoins de Jéhovah? A l'époque, ils avaient en Argentine une moyenne de 1135 ministres actifs, lesquels furent donc obligés de poursuivre leur œuvre de prédication dans la clandestinité. Six ans se sont écoulés depuis lors, et aujourd'hui 3865 ministres participent activement à cette œuvre!

L'Eglise catholique apprit bientôt à ses dépens que l'instrument d'oppression qu'elle avait aidé à forger, était une épée à deux tranchants car Peron s'en servit ensuite pour interdire des réunions et processions catholiques et expulser certains membres du clergé du pays. Dépités, les catholiques se rendirent compte que leur ancien allié s'était transformé en ennemi acharné.

Une révolution couronnée de succès

L'opposition fit plusieurs tentatives infructueuses pour mettre fin au régime péroniste. Le 16 juin 1955, une attaque sanglante contre Buenos-Ayres, et particulièrement contre le palais gouvernemental, fit de nombreuses victimes mais échoua. Un peu plus tard, Peron décida de démissionner. Cependant, au lieu de suivre la procédure constitutionnelle en offrant sa démission au congrès, il la présenta au parti péroniste. Le 31 août, la C. G. T. (Confédération générale du travail) organisa une grande manifestation des travailleurs qui se rendit à la Plaza de Mayo pour prier le président de retirer sa démission. En même temps le Congrès fantoche, qui venait d'être convoqué, décida de maintenir Peron au pouvoir. Dans un discours qui était un appel à la haine et à la violence, le président invita les manifestants à venger chaque péroniste tué par le meurtre de cinq antipéronistes.

La réaction ne se fit pas attendre car le 16 septembre une nouvelle révolte éclata, selon les premières informations, son foyer était la ville de Cordoba à l'intérieur du pays. Les communiqués qui suivirent annoncèrent que le soulèvement s'était étendu à la base navale de Rio Santiago, près de Buenos-Ayres et que dans les provinces de Corrientes et d'Entre-Rios des unités de l'armée s'étaient jointes aux forces révolutionnaires. On parvint à réprimer la rébellion dans certains de ces endroits, mais elle éclata ailleurs et notamment à Bahia Blanca, dans le sud du pays, et à Tucuman dans le nord. On crut d'abord que la flotte était restée loyale à Peron mais on ne tarda pas à constater qu'elle avait fait cause commune avec les rebelles lorsqu'elle ouvrit le feu sur Mar del Plata, station balnéaire et base de sous-marins. Après que cette ville fut tombée aux mains des insurgés, les garnisons de Mendoza, de San-Juan et de San-Luis, dans l'est du pays, participèrent au mouvement. Les unités navales rebelles, qui avaient remonté le Rio de la Plata, menacèrent de bombarder Buenos-Ayres et les raffineries de pétrole de La Plata (à quatre-vingts kilomètres au sud-ouest de la capitale). Un ultimatum mit Peron en demeure de démissionner avant le lundi 19 septembre à 13 heures.

Le délai était presque expiré quand le chef des forces loyalistes annonça à la radio d'Etat qu'il était prêt à négocier avec les insurgés, et un peu plus tard on donna lecture d'un message de Peron lui-même annonçant sa démission. Une trêve fut conclue et le mardi soir on ouvrit les négociations de paix à bord du vaisseau amiral. La reddition inconditionnelle des forces loyalistes mit fin à la dictature de Peron, qui durait depuis dix ans. Trois jours de combats avaient suffi pour mettre un terme à un cauchemar qui avait semblé interminable. L'édifice de Peron, fondé sur le sang et l'oppression, s'était effondré.

Le général Eduardo A. Lonardi assura la présidence du gouvernement provisoire. Dans un discours radiodiffusé très simple, il promit de respecter les droits des travailleurs et annonça le rétablissement des libertés de parole, de presse, des cultes et de réunion. Le vendredi, 23 septembre, il fit une entrée triomphale à Buenos-Ayres où un accueil enthousiaste l'attendait. Les gens se pressaient dans les rues agitant les drapeaux argentin et uruguayen; tous les bâtiments étaient pavoisés (on remarquait entre autres le drapeau du Saint-Siège) et des files de voitures parcouraient les principales artères. Les cris de *Libertad!* qui montaient de la foule transportée de joie, témoignaient de son ardent désir de liberté.

De l'avis général, le nouveau régime se trouve devant une tâche ardue et délicate. Les péronistes ne s'avouent pas encore battus et des désordres se sont produits dans divers endroits, exigeant l'intervention énergique des troupes. Toutefois, on espère que les récents événements assureront à l'Argentine une liberté plus grande.

Cependant, tout à la joie d'avoir recouvré cette liberté relative, les gens ne devraient pas rester sourds à l'appel que les témoins de Jéhovah font retentir sans cesse à travers le pays. Conformément à l'ancienne image prophétique, ils invitent le peuple à apprendre où se trouve la véritable liberté: « Vous sonnerez de la trompette dans tout votre pays. (...) Vous publierez la liberté dans le pays pour tous ses habitants. » — Lévitique 25: 9–13.

La BIÈRE

de l'ancienne Babylone aux temps modernes

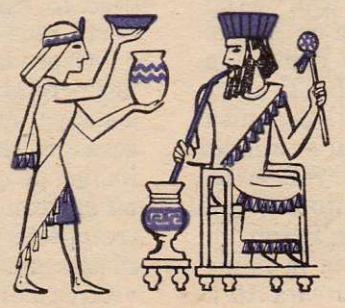
S'IL faut en croire une ancienne tablette assyrienne gravée de caractères cunéiformes, qui fut découverte dans les ruines de Ninive et traduite en 1926 par feu le professeur Paul Haupt, assyriologue à l'Université Johns Hopkins de Baltimore (Maryland), une partie de la cargaison de l'arche de Noé consistait en bière! Toutefois, la Bible ne dit rien à ce sujet. Une autre tablette d'argile, écrite par un scribe mésopotamien vers l'époque de la naissance d'Abraham, révèle que le métier de brasseur jouissait d'un grand prestige et que les maîtres brasseurs étaient souvent des femmes. Le British Museum possède une documentation en écriture cunéiforme qui parle de « vendeuses » et de brasseuses de bière.

En 1935, des archéologues de l'université de Pennsylvanie, découvrirent en Mésopotamie des tablettes datant de plusieurs siècles avant Abraham et décrivant des brasseries de l'époque. Dans son ouvrage *The Technical Arts and Sciences of the Ancients,* Albert Neuburger dit ce qui suit à ce sujet: « Il semble certain que l'art de préparer [la bière] est beaucoup plus ancien encore. » De son côté, Kobert affirme qu'il fut introduit en Egypte par les descendants de Cham, fils de Noé.

Lorsqu'Abraham séjourna en Egypte, il constata sans doute avec étonnement que la bière était la boisson nationale de ce pays. Elle conserva sa popularité jusqu'à l'époque du dernier Pharaon. On la fabriquait d'un moût d'orge fermenté à l'aide de miettes de pain. Nouvellement brassée, elle était d'un goût doux et agréable. Diodore de Sicile compare au vin « pour la force et le goût » la bière fabriquée en Egypte, disant qu'elle n'y était guère inférieure (Diodore, I, 20). Les Egyptiens fabriquaient une grande variété de bières, de quoi satisfaire tous les goûts: bière pétillante, bière douce, bière ferrugineuse, bière brune, bière blonde, bière parfumée, bière aromatisée (que l'on buvait chaude ou froide) et même une bière sirupeuse (à base de millet). Bref, il y avait autant de sortes de bière que de sortes de vin.

En Egypte aussi, le métier de brasseur était tenu en haute estime. Dans son ouvrage *Origine and History of Beer and Brewing* (page 78), John P. Arnold dit ce qui suit: « Dans l'ancienne Egypte, 1400 ans avant notre ère, la technique de la fabrication de la bière était plus perfectionnée qu'en Angleterre et en Allemagne mille ans après Jésus-Christ. »

Pour les Egyptiens, cet art revêtait, en effet, une telle importance que les brasseuses étaient choisies comme prêtresses afin d'offrir dans les temples des libations dignes des divinités. En priant pour les trépassés, les Egyptiens ne manquaient jamais de demander qu'il y ait au ciel suffisamment « de pain et de bière ». Dans le grand temple de Medinet-Abou, on avait l'habitude d'offrir en libation cent quarante-quatre jarres de bière. On ignore la grandeur de ces récipients, mais les égyptologues estiment qu'ils avaient une contenance de plus de quatre litres. On sait que la consommation annuelle de quelques temples seulement était d'environ cinq cents tonneaux de bière. Arnold dit qu'il est très probable qu'il fallait en tout quatre ou cinq fois cette quantité. Ramsès III estimait tant la bière que chaque année il offrait aux dieux plus de 100 000 litres. Il s'agissait en l'occurrence d'une bière de première qualité fabriquée par des prêtres à la brasserie royale.



Non seulement les Egyptiens considéraient la bière comme une nourriture pour les hommes et les dieux, mais ils lui attribuaient des propriétés thérapeutiques. En effet, la bière entrait dans la composition d'une centaine des sept cents formules du papyrus Ebers, rédigé par des pharmacologues égyptiens il y a 3500 ans. Pour guérir l'indigestion, ceux-ci recommandaient un fruit du *dgam* (que l'on suppose être l'olivier) dans un gobelet de bière et pour soulager les coliques, de la bière mélangée avec du *tehvi* (un laxatif). Les médecins assyriens ordonnaient de la bière pour amener une détente chez les malades.

La bière était également la boisson préférée des Egyptiens lorsqu'ils se trouvaient en société. Même les étudiants et les femmes en buvaient. Selon le papyrus Sallier, « chaque soir l'haleine des étudiants empestait la bière (...) au point d'effrayer les hommes ». Un autre document ancien montre un père en train d'exhorter son fils à « se contenter de deux cruches de bière et de trois pains ». Les fresques découvertes dans des tombeaux égyptiens révèlent que les femmes aussi usaient généreusement de bière.

Les Israélites fabriquaient la bière

Sans doute les descendants d'Abraham étaient-ils familiarisés avec l'art de préparer la bière, avant de séjourner en Egypte. Sinon ils l'ont certainement appris avant leur exode. Dans son *Dictionary of the Bible,* William Smith déclare que les Hébreux connaissaient « la bière, boisson à base d'orge que les Egyptiens appelaient du nom de *Zythus* et dont ils consommaient de grandes quantités ». Arnold, de son côté, fait une observation intéressante à ce sujet, disant: « En comparant [les Israélites] avec les Egyptiens, les Babyloniens, les Assyriens, les Hittites, les Phéniciens et d'autres peuples voisins, on remarque que bien qu'ils eussent la possibilité de se procurer des boissons alcoolisées à volonté, ils en buvaient plutôt avec modération, non parce que la consommation leur en était interdite mais justement parce qu'un usage modéré leur était permis. » Dans son curieux ouvrage *The Beer of the Bible,* James Death s'efforce de prouver que le « pain levé » de la Bible est en réalité une bière d'orge fermentée avec du pain. Toutefois, rien dans les Ecritures n'autorise cette conclusion.

L'opinion grecque et romaine

Les Grecs, qui buvaient habituellement du vin, ne fabriquaient que peu de bière. Eschyle (poète grec né vers 525 av. J.-C.) parle en termes peu flatteurs de la bière égyptienne. Le roi d'Argos accueillit les Danaïdes, venant d'Egypte, par ces paroles: « Comme vous le constaterez, les Grecs sont un peuple viril, nullement des buveurs de vin d'orge. » Pline, le Romain, n'appréciait guère le breuvage égyptien car il déclara: « Quelle merveilleuse habile-

té! Mais hélas! Combien mal appliquée. Ils ont même trouvé le moyen de rendre l'eau enivrante! »

Cependant, en général, la bière était un régal pour les Romains. C'était une des boissons préférées de Jules César. Plutarque (né vers l'an 50) et Suétone, deux historiens qui racontent les exploits de ce conquérant, rapportent qu'après avoir franchi le Rubicon en l'an 49, il prépara un grand banquet pour ses officiers et que la boisson principale que l'on y servait était la *cerevisia* (bière). Les biographes du général Lucullus relatent aussi qu'aux festins magnifiques de César, celui-ci faisait servir de la bière dans des gobelets d'or de grand prix.

La bière des monastères

Au moyen âge, l'industrie de la bière était pour ainsi dire le monopole des monastères. A ce propos, on peut lire ce qui suit dans l'*Encyclopædia Britannica*: « Tous les monastères, même ceux des Dominicains — un des ordres les plus stricts — avaient leur brasserie. » Ekkehard, prieur de l'abbaye de Saint-Gall, raconte qu'au dixième siècle les moines recevaient une ration journalière de cinq litres de bière en plus de leur cidre, poiré ou vin. Salem déclare qu'au quinzième siècle on faisait une distinction entre la bière fortement alcoolisée que buvaient les moines et la « bière de couvent » plus légère que l'on brassait pour les couvents de femmes. La bière des trappistes, d'une si grande renommée aujourd'hui, constitue une des meilleures preuves que les monastères contribuèrent pour une large part à développer l'industrie de la brasserie.

Les « fêtes de la bière » furent probablement les ancêtres des kermesses et ventes de charité organisées de nos jours par les Eglises pour se procurer de l'argent. Afin d'attirer un maximum de participants, on brassait pour ces fêtes des bières spéciales que l'on buvait au milieu de grandes réjouissances dans l'enclos de l'église. Aux mariages, la coutume voulait que la mariée verse un pot de bière aux invités venus lui apporter des présents.

Des brasseries ou tavernes ne tardèrent pas à s'établir aux endroits publics où l'on avait l'habitude de traiter des affaires importantes, et généralement on faisait un contrat ou l'on concluait un marché en vidant une chope de bière. On peut lire dans le code norvégien (*Frostathings lög,* IV, chapitre 58): « Le peuple se rassemble en trois endroits: à l'église, au conseil [sorte d'assemblée législative populaire] et à la *samcunda* [brasserie].» C'était dans ces lieux que se réglaient la plupart des questions importantes. Les anciens Saxons ne traitaient jamais aucune affaire sans boire au préalable de la bière. L'empereur Charlemagne donna personnellement des instructions aux brasseries impériales concernant la préparation de la bière destinée à sa cour. Il se souciait davantage du bien-être de ses brasseurs que de celui de ses conseillers.

Les Romains introduisirent la bière en Angleterre. William de Malmsbury dit que pendant le règne d'Henri II, les moines étaient les meilleurs brasseurs d'Angleterre. Elisabeth I était grand amateur de bière de qualité. Lorsqu'elle voyageait, elle envoyait toujours des courriers avec mission d'éprouver la qualité de l'ale dans les villes où elle avait l'intention de s'arrêter. Si le breuvage ne répondait pas aux exigences, on en expédiait de toute urgence de Londres pour l'arrivée de la reine. Marie Stuart n'entendait pas non plus être privée de sa bière. Prisonnière au château de Tutbury, elle exigeait qu'on lui fournisse sa boisson préférée. Et plus récemment, on brassa des bières spéciales pour célébrer le couronnement d'Elisabeth II en 1953.

La bière en Amérique

En Amérique du Nord, on fabriquait de la bière longtemps avant l'arrivée des premiers colons. Lors de son dernier voyage au nouveau monde en 1502, Christophe Colomb buvait en Amérique centrale une excellente bière indigène faite « de maïs et ressemblant fort à la bière anglaise ». Un récit historique révèle que déjà en 1587, on brassait une bière domestique dans la colonie perdue de Virginie. Huit ans avant l'arrivée des Pèlerins, une brasserie commerciale fonctionnait sur l'île de Manhattan. On dit que les Pèlerins — qui voulaient se diriger plus vers le sud — débarquèrent à Plymouth parce qu'ils commençaient à manquer de bière. A la date du 19 décembre 1620, le journal de bord du Mayflower rapporte que le petit navire avait dû chercher un port plus tôt qu'on ne l'avait escompté parce que « commençant à manquer de vivres et surtout de bière, nous n'osions plus prolonger notre voyage et nos explorations ».

Certains des hommes les plus célèbres du début de l'histoire américaine, étaient des brasseurs. Samuel Adams, appelé le « père de la révolution », défenseur des droits « naturels » de l'homme et un des signataires de la Déclaration d'Indépendance, exploitait une brasserie qu'il avait héritée de son père puritain. Thomas Jefferson appréciait tant la bonne bière qu'il envoya chercher en Bohème des brasseurs professionnels pour qu'ils enseignent leur art aux Américains. Quant à George Washington, la bibliothèque publique de New-York possède encore une recette qu'il écrivit de sa propre main.

En 1634 en Amérique, la bière coûtait un penny le quart de gallon (un gallon égale 3 litres 78); plus tard on la paya dix cents le gallon. Les brasseurs livraient la bière en brouette ou bien les clients allaient la chercher dans un seau. Au dix-huitième siècle, les manuels d'arithmétique prenaient la bière comme exemple de corps liquide de même que ceux d'aujourd'hui se servent d'eau ou de lait.

Toujours en Amérique, pendant la révolution, les soldats recevaient une ration journalière d'un litre de bière. En 1777, quand ses troupes cantonnées à Germantown se trouvèrent sans bière, George Washington écrivit personnellement au ministère de la Guerre pour en réclamer. « Si seulement on pouvait nous faire parvenir de la bière, ou du cidre et du vinaigre », écrivit-il. En 1945, l'Office du Travail établi pendant la guerre, décida également que la bière était indispensable pour maintenir le moral public.

En ce qui concerne l'effet de la bière sur l'esprit et l'organisme humain, le Dr Benjamin Rush, médecin général de l'armée continentale de George Washington, écrivit: « Les boissons fermentées (bière, ale, etc.) (...) absorbées avec modération, sont généralement inoffensives et même elles ont souvent une action bienfaisante sur la santé. » Les médecins contemporains confirment ce point de vue. Depuis vingt ans, le Dr Howard W. Haggard, directeur du laboratoire de physiologie expérimentale et du centre de recherches sur l'alcool de l'Université Yale, dirige des études sur les aspects physiologiques et sociologiques de l'alcool et des boissons alcoolisées. Cet éminent expert a conclu d'après ses recherches, que « s'il n'existait pas d'autres boissons alcooliques que les boissons brassées, le problème de l'alcoolisme n'existerait pas non plus. De par sa nature et sa composition, déclara-t-il, la bière favorise la modération et n'est guère dangereuse. Pour s'enivrer avec de la bière, il faut en absorber des quantités excessives. L'usage normal de cette boisson ne peut provoquer l'ivresse ».

Après plus de quatre millénaires de renommée, la bière est plus populaire que jamais. Rien qu'aux Etats-Unis, l'industrie de la brasserie a un chiffre d'affaires annuel de quatre milliards de dollars; elle fournit du travail à 80 000 personnes dont le salaire global se chiffre à environ 350 000 000 de dollars par an et en 1952, elle paya comme impôts, la somme de 975 000 000 de dollars.

De nos jours, on peut se procurer la bière en tonneau, en bouteille et même en boîte métallique. On la sert dans des récipients de toutes les formes et matières imaginables y compris des gobelets en papier spécialement conçus pour cet usage. On peut l'obtenir chaude ou froide, brune ou blonde et même déshydratée. On lui doit l'invention de la réfrigération, de la pasteurisation et de la climatisation. On utilise dans sa préparation les plus nouveaux appareils scientifiques. En effet, le microscope, l'éprouvette, le thermostat, comme le cuivre, l'acier et le verre, proclament tous l'évolution de l'industrie de la bière!

ZÉNON et les STOÏCIENS GRECS

UN JOUR, dans la Grèce ancienne, un maître battait son esclave pour le punir d'un délit qu'il avait commis. « Pardonne-moi maître, supplia l'esclave, car selon ta philosophie, j'étais destiné de toute éternité à commettre ce délit. » « Tu dis vrai, répondit son maître, mais selon cette même philosophie, moi j'étais destiné de toute éternité à te châtier. »

Cette anecdote qui concerne Zénon le stoïcien — lequel possédait un esclave bien que sa philosophie fût opposée à l'esclavage — met en évidence deux caractéristiques frappantes des anciens stoïciens: leur inconséquence et leur fatalisme. Leur doctrine préconisait la maîtrise de soi fondée sur l'indifférence à l'égard de toute circonstance extérieure, quelle qu'elle soit, plaisir ou peine, richesse ou pauvreté. Bien entendu, pareille philosophie engendrait inévitablement une attitude suffisante et orgueilleuse.

Le stoïcisme insiste surtout sur la morale qu'il définit comme « la science du caractère humain idéal et des buts idéaux de l'action humaine ». C'est pourquoi cette philosophie tenait lieu de religion aux stoïciens, qui d'ailleurs n'avaient que faire des manifestations extérieures d'un culte. Le stoïcisme avait également ses aspects physique et logique. Pour les anciens, la physique était la philosophie naturelle, l'étude de la matière et des phénomènes astronomiques, géologiques, biologiques et chimiques. Par contre, la logique est l'art de bien diriger sa raison, l'art de « raisonner sur les opinions »; elle contient la dialectique qui est l'art d'exposer des arguments. Les stoïciens comparaient la philosophie à un champ, la logique à la haie qui l'entoure, la physique au sol, et la morale aux fruits. Ils considéraient surtout la morale comme le côté pratique de la philosophie. Toutefois, dans leurs efforts pour harmoniser les incompatibilités et les illogismes de leur doctrine et surtout pour réfuter les attaques de leurs adversaires, les stoïciens devinrent d'habiles dialecticiens.

On peut dire qu'Héraclite (qui vécut environ de 540 à 475 av. J.-C. et qui est célèbre par son pessimisme et sa tristesse) fut le premier précurseur des stoïciens. Ce philosophe enseignait que l'on ne peut atteindre la véritable liberté qu'en se soumettant à la loi de la raison universelle. En cela Héraclite semble avoir aperçu vaguement le principe scriptural de la « liberté relative ». Pour être plus à même de rechercher la connaissance et la sagesse, il choisit volontairement une vie de pauvreté.

Sous certains rapports, Socrate peut également être considéré comme un précurseur des stoïciens car, comme eux, il fonda sa philosophie sur l'hypothèse qu'il n'y a qu'un seul bien, la science, qu'un seul mal, l'ignorance. Bien qu'il ne préconisât pas l'ascétisme, il déclara cependant: « A mon avis, n'avoir aucun besoin est un attribut des dieux; celui qui a le moins de besoins ressemble le plus aux dieux. »

Antisthène et les cyniques

Les stoïciens eurent pour précurseurs immédiats les cyniques, secte qui fut fondée par Antisthène, élève de Socrate. Leur nom venait de ce qu'ils enseignaient au *Cynosarge,* gymnase athénien pour jeunes étrangers. On dit au sujet d'Antisthène qu'il admirait tant la pauvreté insouciante de Socrate, qu'il en fit une religion. La caractéristique la plus saillante du cynisme semble être le mépris du plaisir, du luxe, même du confort le plus élémentaire et aussi le mépris des institutions sociales et politiques, bonnes ou mauvaises.

Les cyniques s'enorgueillissaient de leur philosophie, se faisant une gloire de leur supériorité. Antisthène se plaisait à répéter: « Si je devais choisir, j'aimerais mieux devenir fou que sensible! » Il n'est pas étonnant que Platon prétendait qu'Antisthène suintait la vanité par tous les trous de son manteau. Aujourd'hui, on qualifie de « cynique » quelqu'un qui affecte de mépriser les convenances comme le faisait Antisthène, qui est effronté, qui se montre sceptique à l'égard des mobiles et de la conduite d'autrui. A la lumière de la Bible, on pourrait dire que Satan le Diable fut le premier et plus grand cynique puisqu'il se vanta — et se vante toujours — de pouvoir détourner tous les hommes de la voie de l'intégrité, prétendant que ceux qui servent Dieu sont mûs par un mobile égoïste. De nos jours, de nombreux psychologues et psychanalystes outragent Dieu en adoptant cette même attitude. — Job, chapitres 1 et 2.

Le cynique le mieux connu est probablement Diogène qui vivait dans un tonneau. Pour lui, les nécessités de la vie consistaient en cet humble logis, un vêtement simple et grossier et une écuelle. Un jour il aperçut un enfant qui buvait de l'eau dans le creux de la main; dès lors il jeta son écuelle, la considérant comme un bien superflu. Il se promenait en plein jour avec une lanterne pour rechercher, disait-il, un homme honnête. On raconte encore cette autre anecdote qui témoigne éloquemment de son attitude mentale:

Un jour Alexandre le Grand s'arrêta pour s'entretenir avec Diogène. « Je suis Alexandre le Grand! » dit-il avec fierté. « Et moi, je suis Diogène le cynique », riposta le philosophe. Avec bonhomie, Alexandre lui dit: « Demande-moi ce que tu veux, tu l'auras. » Et le philosophe de répondre: « Ote-toi de mon soleil. »

Une autre fois, comme il s'entretenait avec Platon, Diogène piétina un tapis et s'écria: « Je foule aux pieds l'orgueil de Platon! » Celui-ci répliqua: « Avec un orgueil plus grand encore, Diogène! » Les sages de ce monde puisent leur sagesse dans la philosophie de tels hommes. L'apôtre Paul avait bien raison de dire que la connaissance enfle. — I Corinthiens 8:1.

Zénon et ses disciples

Zénon le stoïcien (ainsi appelé pour le distinguer de Zénon d'Elée, un autre philosophe grec qui vécut avant lui) fut le disciple des philosophes cyniques qui succédèrent à Antisthène. Originaire de l'île de Chypre, il se rendit à Athènes attiré par la réputation de cette ville qui était, disait-on, le centre de la sagesse. Après avoir suivi pendant un certain temps les leçons des cyniques, il fonda sa propre école vers l'an 300 av. J.-C., et l'installa sous le « Portique » ou *Stoa* d'où elle tira son nom.

Zénon donna un aspect constructif à la philosophie cynique, développant sa propre doctrine à partir des enseignements d'Héraclite, de Socrate, de Diogène et d'autres. C'est probablement parce qu'il était de race sémitique — sinon Hébreu — comme beaucoup d'autres des premiers stoïciens, qu'il accordait tant d'importance à la morale. Un historien déclare à son sujet: « Si Zénon avait habité la Judée, il aurait été un prophète de Jéhovah. » Cependant, Zénon ne concevait pas Dieu comme une personne; il n'était pas non plus monothéiste comme cela ressort des citations suivantes:

« Zeus, Héra et Hestia, et toutes les autres divinités, ne sont pas des dieux; on a donné ces noms à des éléments dépourvus de vie et de la faculté de parler. Zeus représente le ciel, Héra l'air, Poseidon la mer et Héphaistos le feu. » « Comme le miel traverse le rayon, Dieu pénètre tout; Dieu est l'esprit, Dieu est l'âme, Dieu est la nature. C'est Dieu qui assure la cohésion de l'univers. » « Vous ne ferez pas d'image taillée et vous n'élèverez pas de temple aux dieux car rien qui soit fait de main d'homme n'est digne des dieux. »

Selon Zénon, les vertus sont « la sagesse, la tempérance, la force d'âme et la justice » tandis que les vices sont « la folie, l'intempérance, la lâcheté et l'injustice ». Parmi les choses indifférentes, sans importance, ce philosophe cite « la vie et la mort, la bonne réputation et la mauvaise réputation, le plaisir et la peine, la richesse et la pauvreté, la santé et la maladie ».

Tout en attachant une grande importance à la force d'âme, dans certaines circonstances le stoïcisme admettait le suicide comme moyen de parvenir à la liberté, illogisme évident à tous sauf aux stoïciens eux-mêmes. Zénon lui-même se suicida. Un jour, lorsqu'il était vieux, il tomba et se cassa le petit doigt. Il vit dans cet accident un appel des dieux et s'étrangla. Il est permis de se demander s'il aurait interprété son accident de cette façon s'il n'avait pas déjà perdu la volonté de vivre, sa philosophie ne l'ayant pas satisfait.

Après sa mort, ce fut principalement son disciple Cléanthe qui continua son œuvre. Il est surtout célèbre par son *Hymne à Zeus* dont certains passages sont si frappants qu'on les dirait composés par un adorateur de Jéhovah. Cependant, nous ne trouvons nulle part dans les Ecritures hébraïques l'erreur ptolémaïque selon laquelle la terre est le centre de l'univers comme ces paroles de l'hymne de Cléanthe le laissent entendre: « A toi, en effet, et où que tu veuilles le conduire, obéit tout ce monde qui roule autour de la terre... »

A la mort de Cléanthe, Chrysippe, un de ses disciples, lui succéda dans la direction de l'école du Portique. Les parents de Chrysippe étaient nés non loin de Tarse en Cilicie, ville natale de l'apôtre Paul et un des trois principaux centres du stoïcisme. Disons en passant que la Cilicie était également le pays natal d'Aratus, le poète stoïcien dont Paul cita les paroles suivantes dans son discours à l'Aéropage: « De lui nous sommes la race... » — Actes 17:28.

Chrysippe se donna pour tâche de consolider la doctrine stoïcienne et de la rendre moins paradoxale en la développant et en la systématisant. Ses travaux dans ce domaine lui ont valu le titre de « second fondateur du stoïcisme ». Le fait qu'il ne faisait guère de différence entre le stoïcisme d'une part et le fatalisme et l'ascétisme orientaux d'autre part (tels que les enseigne l'hindouisme par exemple) fait mieux comprendre l'origine et la nature de sa philosophie.

Le stoïcisme et l'épicurisme

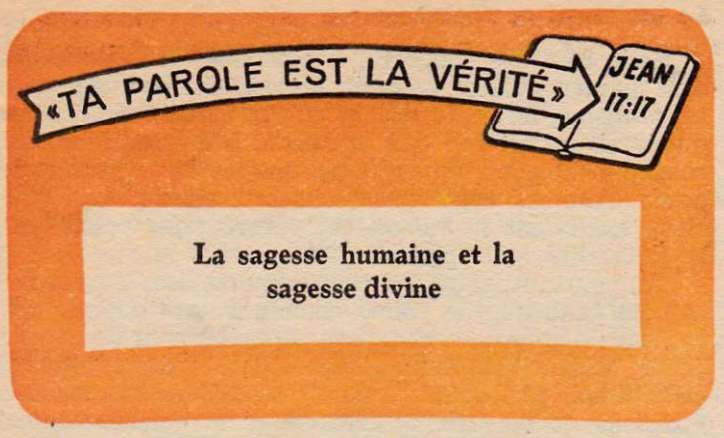
Sous bien des rapports, le stoïcisme et l'épicurisme sont diamétralement opposés. Les stoïciens enseignaient le fatalisme, ils prétendaient que la nature est Dieu et que l'univers est régi par la raison. Les épicuriens eux, enseignaient que l'univers ainsi que les dieux sont composés d'atomes régis par le hasard absolu. Les stoïciens exaltaient la raison et la vertu; les épicuriens, la sensualité et le plaisir.

Et pourtant, sous d'autres rapports ces deux écoles avaient beaucoup de points communs. Antisthène, précurseur du stoïcisme, et Aristippe, précurseur de l'épicurisme, étaient tous deux disciples de Socrate et avaient élaboré leur philosophie à partir de celle de leur maître. Stoïciens et épicuriens justifiaient le suicide comme moyen d'échapper aux difficultés, bien que ceux-ci y aient recouru plus que ceux-là. Sous ce rapport, les épicuriens étaient plus logiques; puisque le plaisir est le bien souverain de la vie, disaient-ils, pourquoi continuer à vivre quand on ne peut plus jouir du plaisir? Par contre, les stoïciens prétendaient que le suicide était un moyen de parvenir à la liberté. Cependant, puisque selon leur philosophie la mort signifie la non-existence — éventuelle sinon immédiate — l'extinction de la personnalité, où est alors la liberté? Peut-on dire qu'un objet sans personnalité, une pierre par exemple, est libre? Une des grandes faiblesses de ces deux philosophies était leur incapacité à maintenir la volonté de vivre. Il est digne de remarquer que dans la Bible, seuls des hommes vicieux et dépravés — des traîtres tels que Judas et Achitophel par exemple — se suicident.

La Bible révèle en outre que les stoïciens comme les épicuriens méprisaient le christianisme que leur prêcha l'apôtre Paul lors de sa visite à Athènes. Nous lisons en effet: « Quelques philosophes épicuriens et stoïciens se mirent à parler avec lui. Et les uns disaient: Que veut dire ce discoureur? D'autres, l'entendant annoncer Jésus et la résurrection, disaient: Il semble qu'il annonce des divinités étrangères. » — Actes 17:18.

Pour le chrétien, étudier la philosophie grecque est simplement une perte de temps car il est manifeste que ses diverses écoles se livraient à des efforts vains pour chercher Dieu et s'efforcer « de le trouver comme à tâtons, bien qu'en réalité il ne soit pas loin de chacun de nous ». Leurs écrits nous font penser à ces paroles de Jérôme au sujet des écrits apocryphes: « Ils contiennent beaucoup d'erreurs. (...) C'est une tâche exigeant une grande prudence que de trouver de l'or dans une masse d'argile. » — Actes 17:27, *Synodale*.

Les chrétiens qui ont une compréhension profonde de la Bible, la Parole de Dieu, savent qu'elle répond de façon satisfaisante à toutes les questions philosophiques fondamentales. Cependant, ceux qui veulent des preuves exprimées en termes dialectiques seront déçus car, comme l'apôtre Paul, les témoins chrétiens de Jéhovah annoncent la bonne nouvelle « sans recourir à l'habileté de l'art oratoire ». Un roi, bien plus sage que n'importe quel philosophe grec, a dit avec raison: « On ne finirait pas, si l'on voulait faire un grand nombre de livres, et beaucoup d'étude est une fatigue pour le corps. Ecoutons la fin du discours: crains Dieu et observe ses commandements. C'est là ce que doit tout homme. » — I Corinthiens 1:17, *Moines de Maredsous;* Ecclésiaste 12:14, 15.



La sagesse humaine et la sagesse divine

AUJOURD'HUI, autour de nous, tout n'est que confusion; nous vivons dans un état de lutte permanent, nous débattant au milieu de la misère et de la méchanceté. Cet état de choses, qui témoigne éloquemment de la folie humaine, prouve la véracité de ces paroles d'un des prophètes de Jéhovah: « Ce n'est pas à l'homme, quand il marche, à diriger ses pas. » Certes, cette situation n'a rien de nouveau, cependant, depuis que l'homme résolut de se fier à sa propre sagesse au lieu de s'appuyer sur celle de Dieu, jamais elle n'a été aussi grave. — Jérémie 10:23.

En cette époque difficile, bien des gens retournent à la philosophie ancienne, espérant y trouver la sagesse et un mode de vie meilleur. En effet, n'a-t-on pas dit que les philosophes grecs étaient les plus sages de tous les hommes. Le nom de philosophe, que Pythagore fut le premier à adopter, les proclame amis de la sagesse car il dérive de deux vocables grecs: *philos,* signifiant « ami » et *sophia,* « sagesse ». L'apôtre Paul déclara: « Les Grecs cherchent la sagesse ». Indubitablement, les stoïciens étaient les plus nobles de tous les anciens philosophes, mais peut-on affirmer pour autant qu'ils possédaient la vraie sagesse? Voyons s'ils étaient capables de diriger leurs pas. — I Corinthiens 1:22.

Selon leur doctrine, toute connaissance se fonde sur le témoignage des sens. Pour arriver à la vérité, prétendaient-ils, il convient de distinguer ce qui semble être de ce qui est réellement. Ils affirmaient en outre que l'homme est naturellement capable de faire la distinction entre le bien et le mal, et que cette faculté lui permet de savoir ce qu'il doit faire et ce qu'il ne doit pas faire, la raison étant son unique guide.

Si toutefois cette hypothèse est juste, pourquoi existe-t-il tant de philosophies et de religions contradictoires? Pourquoi les stoïciens eux-mêmes n'étaient-ils pas toujours d'accord entre eux et pourquoi les opinions sur leurs croyances et leurs enseignements sont-elles aussi divergentes? Si le témoignage de nos sens, la raison et la faculté innée de distinguer entre le bien et le mal suffisent pour nous conduire aux grandes vérités, pourquoi Sénèque, célèbre stoïcien romain, déclara-t-il: « Rien n'est trop absurde pour figurer dans un ouvrage de philosophie »? En vérité, la sagesse humaine n'engendre que la confusion; l'homme a besoin du guide qu'est la révélation divine.

Au dire de Zénon, fondateur du stoïcisme, la vie, la santé, les richesses, etc., ne sont ni un bien ni un mal car hormis l'effort pour arriver à la vérité tout est indifférent. Peut-on réellement dire qu'il est indifférent qu'un homme vive ou qu'il meure? L'homme fut créé dans un dessein déterminé pour l'accomplissement duquel il doit être en vie puisqu'il lui fut ordonné: « Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre et l'assujettissez; et dominez » sur les animaux inférieurs. Le devoir suprême de l'homme est de louer son Créateur, ce qui lui est impossible de faire lorsqu'il est mort « car celui qui meurt n'a plus ton souvenir; qui te louera dans le séjour des morts »? Aussi longtemps que nous sommes en vie, nous pouvons faire du bien à autrui et à nous-mêmes. En se suicidant, bon nombre de stoïciens se privèrent de cette possibilité. — Genèse 1:28; Psaume 6:6.

Il en va de même en ce qui concerne la santé et les richesses. Ces dernières nous permettent de faire du bien à autrui, d'être « riches en bonnes œuvres ». Grâce à une bonne santé, nous pouvons nous donner davantage au service de Dieu et de notre prochain. La vie, la santé et les richesses matérielles sont des dons de Dieu, nous ne devons pas les mépriser pour la simple raison que certains en abusent ou y attachent trop d'importance. Celui qui possède la vraie sagesse saura faire un bon emploi de ces biens, il ne sacrifiera pas inutilement sa vie en se suicidant, il ne nuira pas à sa santé en devenant ascète et ne renoncera pas à ses richesses par amour de la pauvreté. Les conseils suivants, donnés par l'apôtre Paul aux esclaves, nous montrent la bonne voie à suivre: « As-tu été appelé étant esclave, ne t'en inquiète pas; mais si tu peux devenir libre, profites-en plutôt. » — I Timothée 6:18; I Corinthiens 7:21.

Toujours d'après les stoïciens, la raison et le sentiment sont incompatibles; c'est pourquoi, ils préconisaient l'insensibilité absolue. Ils ne voulaient pas considérer que l'homme est tributaire aussi bien de ses sentiments que de sa raison. En effet, Dieu le créa avec la faculté d'éprouver et d'exprimer l'amour, l'affection, l'ardeur, la bonté, la tendresse et bien d'autres sentiments. D'ailleurs la psychologie a démontré l'erreur de la doctrine stoïcienne en prouvant que l'homme ne peut refouler ses émotions sans souffrir mentalement et physiquement. Pour son propre bien-être, il doit aimer et être aimé. Il doit même s'aimer lui-même, — mais non à l'exclusion d'autrui. Il doit aimer son prochain comme lui-même et au-dessus de tout, il doit aimer Jéhovah Dieu, de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa pensée et de toute sa force. — Marc 12:29–31.

La Bible nous apprend comment exprimer nos sentiments. Le stoïcien, en s'efforçant de se rendre insensible, poursuivait un but irréalisable parce que contre nature. Les propos suivants d'un certain auteur ne nous étonnent nullement: « Aucune femme n'a jamais été une stoïcienne inébranlable et conséquente. En fait, le terme « stoïcienne » est un non-sens. Le stoïcisme est le monopole des hommes malheureux en ménage ou des célibataires. »

Cette doctrine enseigne également que pour être réellement vertueuse, une action doit être accomplie sans espoir de récompense et uniquement par amour du bien car l'ultime destinée de l'homme est l'annihilation, quelle que soit sa conduite. Cette philosophie ne donne aucune espérance et il n'est pas étonnant que depuis Héraclite jusqu'à Marc-Aurèle, il y eut tant de pessimistes parmi les stoïciens, quelle que soit la forme de doctrine qu'ils adoptaient, — sans parler de tous ceux qui se suicidèrent!

Les stoïciens exaltaient la vertu humaine aux dépens de la justice et de l'amour divins, montrant par là leur folie. En réalité, aussitôt que le péché et l'iniquité furent entrés dans le monde, Dieu, dans son amour et sa sagesse, permit à l'homme d'entrevoir le

lointain triomphe de la justice, prouvant ainsi sa suprématie, son amour et sa justice. On n'est pas égoïste parce qu'on tâche de remplir les justes exigences divines en puisant sa force dans une espérance inspirée par Dieu.

La philosophie du stoïcien le rend égocentrique, orgueilleux et suffisant. De plus, il se contredit lui-même car d'une part il dit: « Je remercie les dieux, quels qu'ils soient, pour mon âme invincible.(...) Je suis le maître de ma destinée et de mon âme. » D'autre part, il s'avoue fataliste en affirmant que « le destin conduit ceux qui se laissent conduire; quant aux autres, il les entraîne de force », et que « la nature de l'univers » destine certains individus à la maladie et à la mutilation. L'homme dépravé, prétend le stoïcien, ne peut s'empêcher d'agir comme il agit, pas plus que le cheval ne peut s'empêcher de hennir ou l'enfant de pleurer.

La Bible elle, n'est pas paradoxale; elle est conséquente. Elle révèle qu'à l'origine, Dieu, dans son amour et sa sagesse, fit dépendre la vie de l'homme de son obéissance à son Créateur. De nos jours, il donne aux humains l'occasion de choisir entre la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. — Genèse 1: 26–28; Deutéronome 30: 19, 20.

L'apôtre Paul avait bien raison de demander: « Où est le sage? où est le scribe? où est le disputeur de ce siècle? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde? » — I Corinthiens 1: 20.

La fâcheuse situation d'une Eglise d'Etat

De notre correspondant en Norvège

IL FAUT bien l'avouer, l'Eglise norvégienne — âgée de 930 ans — se trouve dans une situation fâcheuse, et cela en grande partie à cause des rapports étroits qu'elle a toujours entretenus avec l'Etat. D'une part, elle est constituée par une population apathique et d'autre part elle dépend de l'Etat qui, depuis peu, commence à revendiquer le droit de déterminer les doctrines de l'Eglise sous prétexte qu'il la soutient financièrement.

Cette situation pose deux grands problèmes: Comment stimuler les ouailles somnolentes, et que faire en ce qui concerne les relations avec l'Etat?

Parfois certains ecclésiastiques déplorent cet état de choses, ils proposent des remèdes et se demandent même quelle est leur part de responsabilité. De nouvelles crises viennent sans cesse leur rappeler la situation et de nouvelles révélations embarrassantes, auxquelles la presse ou l'Etat ont soin de donner une large publicité, surgissent à tout moment. C'est ainsi que certain dimanche matin de janvier 1955, deux journalistes d'*Aktuell*, le plus important illustré norvégien, visitèrent deux des plus grandes églises d'Oslo. On peut lire leur reportage dans le numéro du 29 janvier 1955 d'*Aktuell*. Une manchette de première page demande: « Les Norvégiens n'ont-ils plus besoin de la religion? » Des photographies prises à l'intérieur des deux églises en question, les montrent presque vides. Dans la première, qui peut facilement contenir mille personnes, on remarque environ deux cents assistants, tandis que dans la seconde — qui a à peu près la même grandeur — les fidèles sont encore plus clairsemés: pas plus d'une cinquantaine en tout.

Un fait qui frappa les journalistes fut l'absence totale de jeunes gens au culte. « La majorité des ouailles entrèrent dans l'édifice en s'appuyant sur une canne », déclare le reportage, ajoutant que l'âge moyen des assistants semble être bien au-dessus de cinquante ans. Il faut reconnaître, poursuit l'article, que « les services religieux ne présentent plus aucun attrait pour le peuple. L'Eglise est devenue un colosse aux pieds d'argile; elle ne possède pas un solide fondement d'adorateurs fervents, fondement indispensable pourtant à une organisation vigoureuse. Sans doute, l'Eglise continue à exister grâce aux subventions gouvernementales mais elle n'est plus qu'une coquille vide, une institution qu'on tolère par indifférence ».

En 1950, Kristian Schjelderup, évêque d'Hamar, déclara: « Nous autres ecclésiastiques, nous devons nous demander à quel point nous sommes responsables de l'incrédulité à l'égard du message divin. Si nous voulons que l'homme moderne reconnaisse l'Eglise et le christianisme comme une force dans le monde(...) descendons de notre position élevée, quittons la chaire — que ce soit celle d'un édifice religieux ou d'un établissement d'enseignement — et prenons part à la vie du peuple afin de rechercher ceux qui ont besoin de notre message. »

Une autre raison évidente de l'apathie générale, c'est que bien souvent le clergé ne croit plus à la Bible et que par conséquent, il ne la prêche pas. La chute de l'homme en Eden, le déluge, les miracles, etc., sont pour lui autant de mythes et de légendes. Au lieu d'enseigner le récit biblique de la création, il préfère les fables évolutionnistes (selon lesquelles l'homme descend du singe) comme en témoigne l'exemple suivant:

On demanda à un ecclésiastique, professeur dans un collège d'Oslo, où Caïn trouva une femme. D'abord le professeur, visiblement interloqué, ne sut quoi dire. Finalement il fit cette réponse plutôt saugrenue: « Il épousa probablement une sorte d'homme-singe femelle car il devait y en avoir beaucoup en ce temps-là. » Est-il étonnant que la jeune génération ne fréquente pas l'église quand elle sait que les ecclésiastiques basent leurs sermons sur un livre auquel ils ne croient pas et qu'ils ignorent même que Caïn avait des sœurs? — Genèse 5: 4.

S'il faut en croire une étude effectuée en 1950 par Olav Valen-Sendstad, Ph. D., ecclésiastique lui-même, une grande partie du clergé ne semble même pas d'accord avec les credo de l'Eglise! Une analyse de cinquante-sept sermons radiodiffusés au cours d'un an, révéla que 22,8 pour cent n'étaient pas conformes aux doctrines de l'Eglise, 50,9 pour cent ne présentaient aucun intérêt spécial, 14 pour cent étaient discutables et 12,3 pour cent seulement pouvaient être considérés comme « vrais » selon la définition de l'ecclésiastique qui effectua l'étude.

Ce dernier déclara que non seulement les sermons « faux » contredisaient la Parole de Dieu, mais qu'ils parlaient de Jésus-Christ en termes si vagues que l'on aurait pu substituer au nom « Jésus » celui de Mahomet, de Bouddha, de Socrate, de Kant ou de quelque autre « grand » homme, sans modifier pour autant le sens de l'homélie.

Cette étude suscita l'intérêt de la nation tout entière et réjouit particulièrement l'élément anticlérical. Cependant, les ecclésiastiques visés ne se défendirent pas publiquement; comme toujours, ils préférèrent se retrancher dans un silence prudent.

L'Etat devrait-il régir l'Eglise?

Lorsqu'on demande aux ecclésiastiques de justifier les relations étroites existant entre l'Eglise et l'Etat, ils citent habituellement le premier verset du treizième chapitre de l'épître aux Romains, verset qu'ils interprètent à leur façon. Les « autorités supérieures », disent-ils, représentent l'Etat. Pendant la guerre cette interprétation donna lieu à une certaine confusion. En effet, tandis que la majeure partie du clergé resta fidèle au roi Haakon, réfugié en Angleterre, une minorité soutint Vidkun Quisling, chef des Nazis norvégiens. Les deux partis prétendaient servir les « autorités supérieures »!

Depuis la guerre, le clergé norvégien a essayé de préciser sa définition des « autorités supérieures », expliquant que cette expression ne peut pas s'appliquer à un gouvernement nazi ou communiste, même légalement établi. Toutefois, ils observent un prudent silence en ce qui concerne le gouvernement travailliste actuel, qui ne peut en aucune manière être considéré comme un régime proreligieux. Manifestement, en cette époque d'instabilité, le rôle du clergé d'une Eglise d'Etat n'est pas du tout facile!

En 1953, un violent débat surgit dans le pays au sujet de l'enfer. Dans un discours radiodiffusé, un professeur de théologie avait menacé ses auditeurs des tourments de l'enfer. La réaction ne se fit pas attendre. Un évêque riposta en déclarant qu'à son avis la doctrine des tourments éternels en enfer était incompatible avec une religion d'amour. La controverse ainsi engagée (Voir *Réveillez-vous!* du 8 octobre 1954) fit rage pendant plus d'un an dans la presse. Le clergé avait là une magnifique occasion d'expliquer au public ce qu'il entend par l'enfer; cependant, en général il resta coi, ce qui ne servit nullement à accroître le respect du peuple pour l'Eglise.

Cette lutte entre sommités ecclésiastiques incita le gouvernement à demander au Dr Frede Castberg, professeur de droit, de définir les limites de l'autorité de l'Etat dans ses relations avec l'Eglise. Castberg rédigea un docte traité dans lequel il expliqua que l'Etat peut interdire l'enseignement de la doctrine des tourments de l'enfer dans les écoles communales, qu'il peut trancher les questions de foi sans s'en référer aux évêques et même agir contrairement aux conseils de ces derniers si tel est son désir.

Dans un débat avec le professeur Castberg, Eivind Berggrav, un évêque de réputation mondiale, déclara que « sans conteste, l'Eglise est régie par l'Etat ». Et en effet, bien que le roi Haakon VII (âgé à présent de 83 ans) soit le chef nominal de l'Eglise norvégienne, le Parlement et le Cabinet exercent le pouvoir effectif. C'est donc bien l'Etat qui est le chef de l'Eglise!

Dans son traité, Castberg ne fait que tirer la conclusion qui s'impose et qui irrite et dépite le clergé, à la solde de l'Etat. Quelques rares ecclésiastiques ont bien émis de vagues propos au sujet d'une éventuelle séparation de l'Eglise et de l'Etat, mais la plupart sont trop heureux de toucher leurs gros appointements pour vouloir un changement aussi radical. Ils espèrent sans doute aussi — et avec raison semble-t-il — que le gouvernement travailliste ne traitera pas l'Eglise trop rigoureusement.

Les Ecritures ordonnent la séparation!

Cependant, les hauts dignitaires ecclésiastiques ne tiennent aucun compte de l'aspect le plus grave de cette question. En luttant pour maintenir le prestige de leur Eglise, ils ont complètement fermé les yeux aux avertissements bibliques qui interdisent aux chrétiens de s'immiscer dans les affaires du monde. Nous lisons en effet:

« Ne vous conformez pas au siècle présent. » « N'aimez point le monde, ni les choses qui sont dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui. » « Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui est à lui; mais (...) le monde vous hait. » « Mon royaume n'est pas de ce monde. » — Romains 12:2; I Jean 2:15; Jean 15:19; 18:36.

Ne nous méprenons pas, le terme « monde » employé dans ces textes, ne signifie pas « l'homme de la rue » mais « l'ordre de choses actuel » comprenant les rois, les présidents, les parlements et toutes les autres institutions qui forment l'Etat. Manifestement, l'évêque Eivind Berggrav ne reconnaît pas ce fait puisque, dans son débat avec le professeur Castberg, il déclara: « Jusqu'à ce jour, les rapports entre l'Eglise norvégienne et l'Etat pouvaient être comparés à un mariage heureux. Restera-t-il tel? Une chose est certaine, aucun des « conjoints » ne désire le divorce. Il ne tient qu'à nous d'assurer la permanence de cette union. »

Toutefois, la vraie Eglise est l'épouse du Christ et non de l'Etat. Une Eglise qui prétend être chrétienne et qui entretient des relations politiques, est coupable d'adultère spirituel. Jacques dit sans ambages: « Adultères que vous êtes! ne savez-vous pas que l'amour du monde est inimitié contre Dieu? Celui donc qui veut être ami du monde se rend ennemi de Dieu. » — II Corinthiens 11:2; Jacques 4:4.

Il n'est pas étonnant que l'Eglise se soit attiré tant d'ennuis. Elle est amie du monde, épouse de l'Etat, par conséquent adultère et ennemie de Dieu! Il n'est pas étonnant qu'elle se trouve dans une situation aussi fâcheuse. Peut-être vous demandez-vous quelle en sera l'issue? Vous la trouverez décrite dans le dix-septième chapitre de l'Apocalypse qui nous révèle la fin de toutes les fausses religions qui se sont souillées par des relations spirituellement immorales avec les gouvernements de ce monde.

? CONNAISSEZ-VOUS LA RÉPONSE? ?

- De quelles questions d'actualité le Christ ne s'occuperait-il pas s'il revenait sur terre aujourd'hui? p. 3, § 6.
- Comment excuse-t-on souvent le bas niveau intellectuel de la plupart des journaux? p. 5, § 2.
- Selon la définition de Jésus, qu'est-ce que la vérité? p. 5, § 4.
- Quels progrès les témoins de Jéhovah argentins réalisèrent-ils malgré l'interdiction de leur œuvre par l'ex-dictateur Peron? p. 7, § 2.
- Comment prit fin la dictature du général Peron? p. 7, § 5.
- Quel rôle jouait la bière dans le culte de l'ancienne Egypte? p. 8, § 5.
- Quels étaient les enseignements des stoïciens? p. 10, § 2.
- Pourquoi une étude de la philosophie grecque serait-elle une perte de temps pour le chrétien? p. 11, § 11.
- Pourquoi a-t-on pu affirmer qu'aucune femme n'a jamais été une vraie stoïcienne? p. 12, § 8.
- Quelle est la réponse saugrenue que donna un ecclésiastique à la question: Où Caïn trouva-t-il sa femme? p. 13, § 10.
- Que dit la Bible au sujet de l'immixtion de l'Eglise dans la politique? p. 14, § 7.

« Au bord de la guerre »

Dans un récent article publié par le périodique américain *Life*, M. John Foster Dulles, secrétaire d'Etat des Etats-Unis, déclara: « Il faut savoir courir des risques pour la paix, tout comme il faut courir des risques pour la guerre. On dit que nous avons été amenés au bord de la guerre. Bien sûr que nous avons été à deux doigts de la guerre. L'aptitude d'aller jusqu'au bord sans y être entraîné est un art nécessaire. » M. Dulles estime qu'une telle tactique a été employée par le gouvernement américain trois fois: en juin 1953, au sujet de l'extension de la guerre de Corée; en avril 1954, quand les Etats-Unis menacèrent d'intervenir en Indochine (avec l'appui des Britanniques, prétend-il); en janvier 1955, au sujet de Formose. L'article de *Life* attribue au secrétaire d'Etat l'initiative d'une telle politique hardie, l'en félicite et affirme que M. Dulles a su ainsi éviter la guerre puisqu'il ne laissa aux communistes aucune possibilité de se lancer dans d'autres aventures guerrières par « erreur de calcul » sur les intentions des Etats-Unis. Toutefois, ni l'expression de bravoure de M. Dulles ni la thèse de *Life* ne réussirent à convaincre tous les observateurs en Amérique et à l'étranger. M. Adlai Stevenson, leader du parti démocrate américain, accusa M. Dulles d'avoir « joué à la roulette russe avec la vie de la nation ». En Angleterre, deux des journaux les plus respectés du monde libre critiquèrent le secrétaire d'Etat. Le *Times* de Londres nia catégoriquement que le gouvernement britannique eût jamais pris l'engagement de soutenir une intervention américaine en Indochine. Quant au *Manchester Guardian*, il abandonna sa réserve habituelle, déclarant: « Dulles est un pauvre historien et un bien piètre diplomate. » En France, la presse réserva une bonne partie de ses critiques au périodique *Life*. Le correspondant du *Monde* à Washington alla jusqu'à dire: « Le secrétaire d'Etat est apparu comme la victime plus que le complice d'une opération politique menée par ses amis des publications Luce (*Time* et *Life*). » Le correspondant du *Figaro* manda de Washington: « En août 1952, *Life* avait déjà publié un grand article de M. Dulles. C'était intitulé « Pour une politique d'audace ». Dans le cas présent, c'est à la fois une suite et un bilan de trois ans d'efforts. On ne saurait reprocher ni à Dulles ni à ses amis de *Life* de manquer de suite dans leurs idées. » Le rédacteur en chef de *Life*, M. Henry R. Luce (sa femme, Clare Boothe Luce — une nouvelle convertie au catholicisme — est l'ambassadeur des Etats-Unis à Rome), prétend instruire par ses publications (*Time*, *Life* et *Fortune*) plus de trente millions d'hommes et de femmes les plus influents du monde occidental. Quelle que soit la véracité de cette prétention, il semble que le secrétaire d'Etat américain partage l'anticommunisme agressif des publications Luce, puisqu'il termina sa déclaration à *Life* comme suit: « Ce qu'il nous faut c'est retrouver l'esprit de croisade. » Les nouveaux « croisés » se contenteront-ils toujours de s'arrêter « au bord de la guerre »?

Chypre (ou Quand une Eglise se mêle de politique)

Quand les Egyptiens obligèrent les Britanniques à abandonner leur base militaire de Suez, l'île de Chypre devint le principal point de ralliement des forces anglaises au Moyen-Orient. Chypre est une colonie britannique depuis 1878. Ses quelque 500 000 habitants sont principalement d'origine grecque ou turque et la majorité d'entre eux appartiennent à l'Eglise orthodoxe grecque. Le 15 juillet 1950, les églises de Chypre furent employées dans un but exclusivement politique. En effet, le clergé avait convié la population grecque à venir à l'église signer une pétition réclamant l'indépendance de l'île aux Anglais. Dès lors, la lutte entre les autorités britanniques et la hiérarchie de l'Eglise ne put plus être cachée. Le correspondant du *Monde* à Chypre écrit: « L'affaire de Chypre est en grande partie l'œuvre de l'Eglise orthodoxe tant dans l'île qu'en Grèce même. Dans l'île le clergé se consacre tout entier à la propagation de la foi pro-hellène. Certains Britanniques m'ont affirmé que les prêtres refusaient les sacrements aux familles jugées tièdes envers l'Enosis (l'union avec la Grèce) ou trop portées à la collaboration avec l'occupant. Ce qui est certain c'est que l'Enosis a la valeur d'un dogme. Et les sermons en chaire diffèrent peu sur ce point des discours tenus par les leaders politiques. » (*Le Monde* du 12 janvier 1956). Un communiqué officiel déclara: « Les forces de sécurité ont perquisitionné les monastères et ont trouvé des quantités d'armes et d'explosifs. » Un autre détail curieux est que dans sa lutte fanatique contre les Anglais, l'Eglise s'est alliée aux communistes de l'île. Il semble, par conséquent, que l'Eglise catholique orientale ne diffère guère de l'Eglise catholique occidentale. Toutes les deux se mêlent de la politique, recourent à la violence au besoin et traiteraient « avec le Diable lui-même » s'il le fallait pour arriver à leurs fins. Non pas que les Chypriotes n'aient pas le droit de vouloir disposer d'eux-mêmes et de s'affranchir du colonialisme, mais que l'initiative en vienne de l'Eglise révèle à quel point celle-ci s'est éloignée du Christ. Celui-ci, quoique vivant dans un pays occupé par les ennemis des Juifs, se contenta de prêcher le royaume de Dieu comme l'unique espérance des hommes de bonne volonté.

La « Voix des Arabes »

Durant la dernière guerre, les émissions de la B.B.C. jouèrent un rôle important dans la formation de la résistance contre Hitler en Europe. Depuis la guerre, les Américains emploient la même tactique par les émissions de la « Voix de l'Amérique » destinées aux populations des pays satellites. Dernièrement, une autre « voix » s'est fait entendre de plus en plus. Il s'agit de la « Voix des Arabes ». Ces émissions, émanant du Caire sur ondes courtes et petites ondes, sont écoutées depuis le Maroc jusqu'à l'Arabie saoudite, et depuis l'Irak jusqu'au Soudan. Théoriquement, la « Voix des Arabes » est indépendante du gouvernement égyptien, mais il est évident qu'elle ne serait pas tolérée si sa propagande n'était pas conforme aux idées des dirigeants de l'Egypte. Cette propagande comprend des appels en faveur de l'indépendance de tous les pays arabes, contre le « colonialisme », contre les Américains et contre l'Etat d'Israël. Les Français estiment que la « Voix » a fait beaucoup pour attiser les révoltes en Afrique du Nord, et le ministère français des affaires étrangères a protesté auprès du gouvernement égyptien à ce sujet. Des protestations semblables ont été faites par les gouvernements anglais et américain, mais les émissions continuent de plus belle. Les observateurs occidentaux sont d'avis que si la Jordanie n'est pas devenue membre du pacte de Bagdad (la M.E.T.O. — voir cette rubrique dans notre numéro du 8 janvier), c'est à cause des émeutes provoquées par la « Voix des Arabes ». En effet, ces émeutes eurent lieu simultanément dans la capitale et dans les régions les plus reculées du pays. Seule la radio, estime-t-on, aurait pu mettre ces régions au courant de ce qui se passait dans la capitale, si rapidement. Le fait que le premier ministre jordanien ait demandé aux Egyptiens d'« adoucir » leurs émissions semble confirmer cette opinion. Cette « Voix » est-elle la vraie voix des Arabes, ou bien celle de l'Egypte décidée à prendre la place des Anglais et des Français dans les affaires du Moyen-Orient?

L'efficacité de l'Eglise

On sait que les Américains sont des fervents des statistiques, des sondages de l'opinion publique et des rapports détaillés établis par des comités de spécialistes. Il arrive, parfois, que de telles enquêtes révèlent des similarités assez curieuses. Ainsi, un rapport présenté à New-York par le président de l'Institut d'administration américain compare-t-il l'efficacité fonctionnelle de l'Eglise catholique à celle de la compagnie pétrolière Standard Oil de New-Jersey, — l'une des sociétés industrielles qui réalisent le plus de bénéfices! Il convient de préciser que cette enquête sur l'efficacité administrative de l'Eglise a été effectuée très sérieusement et que les autorités ecclésiastiques elles-mêmes y ont collaboré. Il en ressort que sur le plan administration, l'Eglise mérite une note de 88 sur 100, ce qui la classe parmi les communautés les mieux administrées. Lors d'une conférence de presse, M. Martindell, président de l'Institut, déclara: « Il n'y a pas beaucoup de différence entre le fonctionnement de la Standard Oil et celui de l'Eglise catholique. En fait, la seule différence est que la Standard Oil produit du pétrole, tandis que l'Eglise produit une morale et une idéologie. (...) Aucun dirigeant temporel ou spirituel ne s'impose un programme de travail aussi pénible que celui du pape Pie XII. » Le rapport n'a relevé qu'un défaut dans l'efficacité administrative de l'Eglise: c'est le grand âge des cardinaux et le fait qu'en majorité ils paraissent représenter une « coterie italienne qui pense plus à la restauration du Saint Empire romain qu'à la formation d'un fort épiscopat provincial ». — *Le Monde*, 24 janvier 1956.

La paix ôtée de la terre

Parmi les prophéties se rapportant à la détresse mondiale qui précéderait la fin de ce mauvais ordre de choses, se trouve celle-ci: « Et il sortit un autre cheval qui était roux. Celui qui le montait reçut le pouvoir d'ôter la paix de la terre, afin que les hommes s'égorgeassent les uns les autres, et on lui donna une grande épée. » (Apocalypse 6: 4, *Crampon*). Depuis 1914,

il n'y a guère eu de véritable paix sur la terre et toute la propagande actuelle au sujet de la « détente » entre l'Est et l'Ouest nous fait penser à cette autre prophétie qui dit: « Tous pratiquent le mensonge (...) en disant: Paix! paix! alors qu'il n'y a point de paix. » (Jérémie 6: 13, 14, *Crampon*). Au terme de la Seconde Guerre mondiale, il suffit de quelques mois pour que les alliés de naguère devinssent des ennemis dans une guerre froide qui perdit vite sa froideur en Indochine et en Corée. A peine le monde eut-il le temps de respirer après la fin des hostilités dans ces deux pays que les Chinois nationalistes et communistes se mirent à se combattre au sujet de Formose. Les menaces d'une intervention américaine écartèrent le danger dans cette région — du moins provisoirement — mais voilà que les troubles en Afrique du Nord partirent de plus belle et que des révolutions plus ou moins sanglantes éclatèrent en Amérique du Sud. Les grandes religions de ce monde se font les complices de cette agitation qui ôte la paix de la terre, que ce soit les catholiques en Amérique latine, les musulmans en Afrique du Nord et au Moyen-Orient, les juifs en Israël, les orthodoxes grecs à Chypre, enfin — et surtout — les communistes, adeptes de la nouvelle religion qui s'inspire du marxisme. Par leur immixtion dans les affaires politiques, toutes ces religions s'éloignent du vrai Dieu et s'identifient avec le dieu de ce monde, Satan, qui est principalement responsable des malheurs qui s'abattent sur l'humanité (Jacques 4: 4; II Corinthiens 4: 3, 4; Apocalypse 12: 12). Dieu respectera leur choix, en leur réservant le même sort que pour Satan, dont il est dit prophétiquement: « Comment es-tu tombé du ciel, astre brillant, fils de l'aurore? Comment es-tu renversé par terre, toi, le destructeur des nations? Ceux qui te verront fixeront sur toi leurs regards, ils te considéreront avec attention: Est-ce là l'homme qui troublait la terre, qui ébranlait les royaumes, qui faisait du monde un désert, détruisait les villes? » (Isaïe 14: 12, 16, 17, *Crampon 1905*). Si le « cheval roux » parcourt la terre, c'est parce que Satan et son monde tirent à leur fin. La paix, à présent ôtée de la terre, n'y reviendra pas définitivement jusqu'à ce que l'ordre de choses actuel soit remplacé par le monde nouveau promis par Dieu. — II Pierre 3: 13.

Pourtant, l'année 1955 a laissé des traces ineffaçables!

1956

L'ANNUAIRE DES TÉMOINS DE JÉHOVAH

L'année qui vient de s'écouler a pu sembler courte, et pourtant elle a laissé des traces qui ne seront jamais effacées. Car pour certaines personnes elle a été la meilleure année de leur vie. Et l'année qui est à peine commencée pourrait l'être pour vous aussi! Il suffit d'imiter ceux qui mènent une vie vouée à l'accomplissement de la volonté divine. L'annuaire des témoins de Jéhovah pour 1956 (le *Yearbook*, disponible en anglais seulement) explique comment ces vrais chrétiens ont passé leur année dans chaque pays. Il décrit la prédication de la bonne nouvelle par des témoins jeunes et âgés dans les grands pays et dans les petites îles, dans les capitales et dans la brousse africaine, sous un soleil brûlant et dans le froid des neiges éternelles. Partout où il y a des hommes de bonne volonté, les témoins de Jéhovah sont présents, avec leur message d'espérance. Si vous comprenez l'anglais, une lecture de ce livre vous donnera le courage de faire de 1956 la meilleure année de votre vie. Il ne coûte que 175 fr. français, 25 fr. belges ou 2 fr. 50 suisses.

Si vous ne comprenez pas l'anglais, nous vous recommandons de vous abonner au périodique *Réveillez-vous!*, car lui aussi donne de nombreux récits de l'œuvre des témoins de Jéhovah à travers le monde. Vous le recevrez deux fois par mois, une année durant, pour la modique somme de 350 fr. français, 60 fr. belges ou 5 fr. suisses. Ecrivez sans délai à l'une des adresses ci-dessous.

Association « Les Témoins de Jéhovah »
3, Villa Guibert, Paris 16e
(Compte chèques postaux: Paris 6072-27)

Watch Tower
28, av. Gén. Eisenhower, Bruxelles 3
(Compte chèques postaux: 969.76)

Watch Tower
39, Allmendstrasse, Berne 22
(Compte chèques postaux: III 3319)